



LE

CANADA MUSICAL

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique accompagne chaque Numéro.

2e Année. Nouvelle Série. No. 6.

1er Octobre 1875.

A. J. BOUCHER

Editeur-Propriétaire

No. 252, Rue Notre-Dame
MONTREAL.

SOMMAIRE :

Dépôt de Pianos Hazelton et d'Orgues-Harmoniums-Alexandre. Poésie : *Personnel du ci-avant Théâtre Impérial de l'Opéra*. Les Musiciens du temps de l'Empire par Léon Escudier. Publications nouvelles. Séance musicale de M. Calixa Lavallée. Bizareries d'artistes. MM. Prume et Lavallée. *Le Home sweet home* de S. Mazurette. Musique : *Le Portrait*, Romance, paroles de L. Tournier, musique de F. Boissière. Charles Gounod, par F. C. Musique nouvelle reçue. Opéras centenaires. Notes musicales Canadiennes. Romances nouvelles. Une dilettante. Leçons de piano. Singularité. Classe du Soir. Réparation de pianos. Leçons de violon. Variétés Musicales. Mariage. Calendrier et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour le mois d'Octobre-Novembre. Une Romance nouvelle, etc.

JULES MARION

Abonnement : \$1.00 par an, payable d'avance. 10cts. le numero separe.

Imprimé par J. B. LAPLANTE, 43, Rue St. Gabriel, Montréal.

Afin de répondre aux nombreuses commandes qui nous sont adressées pour instruments, nous avons résolu d'établir dans notre

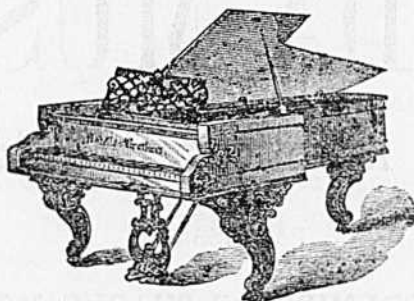
NOUVEAU MAGASIN,
 NO: 252 RUE NOTRE DAME
 [BATISSE DES RR. SS. DE LA CONGREGATION N.-D.]

UN DEPOT DE

PIANOS ET D'ORGUES - HARMONIUMS
DE PREMIER CHOIX.

Nous avons la satisfaction d'informer le public musical que désormais, nous aurons constamment en mains

UN CHOIX VARIE



DES CELEBRES

PIANOS HAZELTON

(DE NEW-YORK)

ET DES

ORGUES - HARMONIUMS - ALEXANDRE
 (DE PARIS.)

Nous nous abstenons de reproduire ici les innombrables certificats et les témoignages irréfutables qui constatent LES MERITES HONORABLES de ces instruments TOUT-A-FAIT SUPÉRIEURS, les seuls noms de HAZELTON et d'ALEXANDRE étant suffisamment connus et appréciés de tous les dilettanti aussi bien que des virtuoses les plus estimés.

Nous offrons ces instruments pour COMPTANT seulement, persuadé que nos pratiques, en s'épargnant les lourds intérêts qu'entraînent nécessairement de longs délais accordés, trouveront, tout aussi bien que nous, leur avantage dans les PRIX TRÈS MODÉRÉS que des conditions au comptant nous permettent d'établir pour ces INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE, que nous serons ainsi en mesure d'offrir à de PRIX MOINS ÉLEVÉS que ceux demandés souvent pour des instruments de qualité très inférieure.

Tout instrument vendu par nous sera pleinement GARANTI pendant CINQ ANS.

Nous attirons particulièrement l'attention des MAISONS D'EDUCATION, des élèves de musique, de tous ceux qui désirent un instrument durable à bon marché, des familles qui tiennent à conserver leur piano de luxe, au

PIANO-ETUDE-ALEXANDRE, (de Paris),

DE 7 OCTAVES,—CAISSE EN VIEUX CHÊNE OU NOYER,

Que nous vendons au prix net de

\$175

A. J. BOUCHER,
 EDITEUR DE MUSIQUE.

Le Canada Musical.

VOL. 2.]

MONTREAL, 1^{ER} OCTOBRE 1875.

[No. 6.]

Personnel du ci-devant Théâtre Impérial de l'Opéra

—Un soir, en entendant les vers de Pacini,
Je me suis écrié : Je suis poète aussi !
Et, laissant dans un coin les socques de la prose,
Je ne veux plus sortir qu'en vers :—cela repose.

Quelle troupe, monsieur ! me disait l'autre jour,
Assis dans son fauteuil, bonhomme Bassecour.
Je ne m'y connais pas, moi : je suis au critique
Exactement ce qu'est au prêtre le laïque.
Mais, enfin, j'apprécie, et sans préventions,
Avec mon gros bon sens et mes impressions,
Je ne sais ce qu'en dit Jouvin, mais je déclare
Que pour moi cette troupe est une troupe rare,
Choix de tous les talents, assemblage charmant
De tous les genres : rien n'y manque !—Seulement...

M. BONNEHÉE

Dont la voix, certe, est belle et pure, je l'accorde,
Me fait parfois l'effet d'un petit Rabasson.
Il semble qu'il voudrait, en exhalant un son,
Faire, autour de sa tempe, éclater une corde.

M. OBIN

Toujours les bras croisés et l'œil observateur
D'un profond philosophe ou d'un conspirateur.
Quant à la voix, il a trois notes vraiment belles
Qui font un peu pâlir leurs sœurs, à côté d'elles.

M. BELVAL

Chanteur moins grand, mais plus uniforme que lui.
—De l'uniformité naît, direz-vous, l'ennui.

M. GUEYMARD ET M. ROGER

Nous formons à nous deux le phénix qu'on réclame :
J'ai la voix d'un ténor,—et vous en avez l'âme.

M. KENIG

Une santé de fer, chantant tout—par malheur,
Transposant volontiers tous ses airs en mineur.
Utile—mais prouvant de façon contestable
Qu'on puisse mélanger l'utile et l'agréable.

M. MARIÉ

Faux baryton, ténor baissé, vous dira-t-on.
—Il baisse encor bien plus en tant que baryton.

MM. SAPIN ET AYMÈS

Semblables tous les deux à ces chevaux de course
Qui, pour courte distance, offrent de la ressource,
Malgré leur peu de fond, ils marcheront, le jour
Où tous les opéras seront en un seul tour.

MM. COULON ET GUIGNOT

Deux chantres, au lutrin, ronflant la patenôtre :
Dominus vobiscum, dit l'un :—*Amen*, fait l'autre.

M. MASSOL

Massol ? Il a quitté l'Opéra.—Lui ? non pas !
Hier, il a causé dans le *Philtre*,—tout bas.

M. BOULO

—*Petits oiseaux, venez sous ma fenê-tre !*
—Vous avez, dans la rue, entendu ça, peut-être ?

Sur les hommes, monsieur, voilà mon sentiment.
Les femmes sont encor plus fortes.—Seulement.

J. AN-PIERRE.

Les Musiciens du temps de l'Empire.

I.

Coup d'œil sur le mouvement musical de l'Empire.—Méhul.—Son opéra d'*Uthal*.—
Il supprime les violons et leur substitue des altos.—Détails sur l'*Uthal*.—Méhul
la mine d'esprit.—Ses succès dans les salons.—Une cantate de Persuis.—Trait
de délicatesse de ce compositeur.—Le Foyer de l'Opéra.—M. Papillon de La
Ferté, surintendant des menus plaisirs.

Sous quelque rapport qu'on l'envisage, l'Empire est une
des plus merveilleuses époques de notre histoire. A la gran-
deur des événements, à l'éclat de la gloire militaire elle joi-
gnit le prestige des arts. Elle vit éclore et se développer
tous les genres de mérites. Enfin, elle donna à l'Europe et
au monde l'imposant spectacle d'une nation arrivée à son
plus haut point de splendeur.

Vieillard septuagénaire, j'ai le droit de parler de cette im-
mortelle époque. Ma jeunesse s'est écoulée sous le règne du
grand Empereur. J'ai recueilli beaucoup de souvenirs, j'ai
vu beaucoup d'hommes célèbres, et mes révélations, je crois,
sont de nature à offrir quelque intérêt. Depuis longtemps
des amis m'engageaient à mettre en ordre et à publier mes
impressions. J'ai enfin cédé à leurs instances. Mais je dois
le déclarer dès le début de ce récit, mon incompétence ab-
solue en matière de politique m'interdit toute excursion sur
ce terrain. D'un caractère éminemment pacifique, je n'é-
prouve aucun désir de descendre dans l'arène où s'agitent
les partis. Qu'on ne s'attende donc à lire ni une apologie ni
un pamphlet. Artiste et musicien par vocation, j'entends
me renfermer exclusivement dans le domaine de l'art et de
la musique.

La musique sous l'Empire !... Fut-il jamais un sujet plus
intéressant et d'une plus haute portée ? Quelle période plus
glorieuse en effet que celle où brillaient à la fois sur nos
scènes lyriques des compositeurs tels que Grétry, Méhul,
Spontini, Cherubini, Lesueur, Paër, Zingarelli, Berton, Mon-
signy, Nicolo, Dalayrac, Boïeldieu, etc. ?

A propos de Méhul, je vais donner quelques détails qui
me semblent propres à jeter un nouveau jour sur le carac-
tère et le talent de ce musicien célèbre.

Méhul était à la fois un compositeur de premier ordre et
un homme aussi aimable que spirituel. Il avait une profonde
connaissance de la scène, et donnait d'excellents avis aux
musiciens qui lui apportaient leurs ouvrages et réclamaient
le concours de son admirable talent. Il s'était nourri de
bonne heure des partitiones de Gluck et de Mozart, et sa ma-

nière rappelait souvent celle de ces grands maîtres. Il me suffira de citer pour exemple le sublime duo de la jalousie dans *Euphrosine et Coradin*. Il n'est aucun de ses ouvrages où l'on ne trouve des morceaux qui suffiraient seuls pour fonder une grande réputation musicale.

Comme il attachait un grand prix à conserver la couleur de l'époque, lorsqu'il mit en musique l'opéra d'*Uthal*, il voulut imprimer à son orchestre un caractère triste et mélancolique en harmonie avec les chants du vieux barde écossais, et il supprima les violons pour leur substituer des altos. Cette innovation ne fut pas heureuse ; elle répandit sur les accompagnements une monotonie qui fatigua singulièrement l'auditoire. Grétry, en sortant de cette représentation, dit assez plaisamment :

« C'est fort bien, sans doute, mais j'aurais donné volontiers un louis pour entendre une chanterelle. »

En sa qualité de musicien français, Méhul poussait à l'excès la susceptibilité nationale. Il pensait que nous avions assez de richesses pour dédaigner celles de nos voisins, et il ne pouvait dissimuler sa colère en voyant l'enthousiasme qui accueillait les compositeurs étrangers. Cette indignation, toute patriotique et dégagée de tout sentiment de jalousie mesquine, le tourmentait à tel point, qu'il résolut de donner une leçon à ses concitoyens. Il fit part de son projet au directeur de l'Opéra Comique, homme d'une discrétion éprouvée et qui partageait son opinion ; ils convinrent entre eux qu'un compositeur italien, qui désirait se faire précéder dans la capitale par un succès, adresserait à l'Opéra-Comique un ouvrage ayant pour titre *l'Irato*. On annonça cette nouvelle par la voie des journaux, en ajoutant qu'on allait s'occuper sans relâche de la mise en scène de l'ouvrage. Quelques personnes privilégiées, qui furent admises aux répétitions, allèrent colporter son éloge de salon en salon, et la renommée de l'œuvre nouvelle s'accrut de jour en jour par anticipation. Toutes les loges furent retenus trois semaines avant la première représentation. Enfin elle eut lieu et la pièce obtint un succès général ; les journaux qui en rendirent compte ne manquèrent pas d'ajouter qu'il n'y avait qu'un Italien capable de trouver des motifs mélodiques aussi heureux et aussi abondants. Cependant on s'étonnait que le nom du compositeur ne fût pas sur l'affiche. Mais lorsque la mystification fut complète, le nom de Méhul fut proclamé, au grand désappointement des dilettantes, qui ne pouvaient se pardonner d'avoir témoigné leur enthousiasme à un nom qui ne se terminait ni en *i* ni en *o*.

Méhul joignait beaucoup d'esprit à son beau talent. Heureux le propriétaire d'un château qui le possédait chez lui pendant les soirées d'automne ! Lorsqu'on se trouvait rassemblé dans le salon, on n'avait besoin pour se distraire ni de cartes ni de piano. Méhul était doué d'une facilité merveilleuse pour inventer des contes ou des anecdotes. Il voyait l'intérêt s'accroître de moment en moment et suspendait sa narration pour la remettre au lendemain. J'ai eu quelquefois l'occasion de l'entendre et j'avoue qu'il excellait dans ce genre d'improvisation.

Parmi les musiciens que je rencontrais à cette époque dans les salons de la capitale, je dois signaler Persuis, qui s'était fait connaître par un opéra intitulé *le Triomphe de Trajan*, dont Esménard avait fait les paroles. Persuis n'était qu'un compositeur de seconde ordre, mais c'était le cœur le plus noble, le caractère le plus loyal que j'ai jamais connu. Je citerai de lui un trait de délicatesse qui m'a été attesté par un de ses amis intimes, M. Baour-Lormian.

Au mois de décembre 1804, Lormian reçut un matin la visite d'Amaury-Duval, chef de bureau au ministère de l'Intérieur.

Le ministre, lui dit-il, tandis que l'Empereur poursuit le cours de ses victoires, désirerait faire quelque chose qui fût agréable à M. Lormian ; en conséquence, il le pria de composer pour l'Opéra soit un petit acte dans lequel on rendrait hommage à notre brave armée et à son illustre chef, soit une cantate. Lormian répondit que le désir exprimé par le ministre était sans doute fort honorable pour lui, mais que, n'ayant jamais rien écrit dans ce genre, il répondrait peut-

être mal à ses vœux. Il céda enfin aux instances réitérées d'Amaury-Duval et s'occupa d'une cantate. Lorsque cette œuvre fut terminée, il la porta à son ami Lesueur, qui, pour travailler loin du bruit, habitait à Neuilly une maison de campagne.

Lesueur avait fait représenter à l'Académie impériale de musique *Ossian ou les Bardes*. Cet opéra obtint le plus éclatant succès, et l'Empereur éprouva une si vive satisfaction, qu'il fit remettre à Lesueur une magnifique boîte en or avec ces mots gravés à l'intérieur : *L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes*. Lormian espérait que Lesueur voudrait bien joindre à ses vers sa belle musique ; mais il n'en fut rien.

« Je suis fort occupé, lui disait-il, d'une nouvelle messe que l'on doit exécuter au château le jour de Pâques, et je ne puis m'en distraire un seul moment ; mais je vous donnerai, pour mon remplaçant, Persuis, chef des chœurs de l'Opéra ; c'est un de mes élèves les plus distingués. »

Lesueur écrivit sur-le-champ, et Lormian alla porter cette lettre à Persuis, ainsi que sa cantate. Au bout de quinze jours, la première répétition eut lieu, et le 3 janvier 1805, cette cantate, mise en action, fut chantée par les premiers artistes de l'Opéra. Le soir même de cette représentation, il s'éleva vers les six heures un brouillard si épais, si compacte, que les voitures se heurtaient dans les rues, et que les passants avaient la plus grande peine à se guider. Cette circonstance, comme on doit le penser, nuisit beaucoup à l'effet de la cantate ; la salle ne contenait que bien peu de monde, et presque toutes les premières loges étaient vides ; mais, le vendredi suivant, la salle de l'Opéra réunit une grande affluence de spectateurs.

Plus d'un mois s'était écoulé sans que Lormian eût eu occasion de revoir Persuis, lorsqu'un matin il reçut la visite du jeune compositeur, qui lui raconta ce qu'on va lire :

— Il avait reçu la veille une lettre du ministre de l'Intérieur, où on l'invitait à venir toucher une somme de 1,500 fr. qui lui était allouée pour la musique de sa cantate. Il s'était rendu à l'invitation qui lui était adressée ; mais, avant de recevoir sa gratification, il demanda au caissier si son collaborateur Baour-Lormian avait reçu pareille somme. Sur la réponse négative qui lui fut faite, Persuis déclara que, si son collaborateur n'était pas traité comme lui, il refusait d'accepter une distinction qui lui paraissait souverainement injuste, et il sortit.—Le refus de Persuis produisit un excellent effet, et, trois jours après, Lormian fut invité à se présenter pour recevoir la même somme. Dès ce moment, il s'établit entre lui et Persuis les relations les plus amicales.

Persuis était doué d'un esprit naturel et d'une grande intelligence. Il passa successivement à l'Opéra par tous les grades ; il fut d'abord maître des chœurs, puis chef d'orchestre, puis enfin directeur.

Le foyer de l'Opéra était, à cette époque, le rendez-vous de la meilleure compagnie. On y voyait tous les étrangers de haute distinction, les membres du corps diplomatique, les sommités de l'ancienne noblesse, beaucoup de gens de lettres et de journalistes. Il était l'un des promeneurs les plus assidus de ce beau foyer. Tout a bien changé de face depuis. L'Opéra, dégénéré de sa véritable institution, a donné trop souvent des pièces d'un genre bâtard qui ne se sont soutenues que par les décorations, les ballets et un luxe éblouissant de costumes. Gluck, Sacchini, Spontini, Lesueur, ne sont plus au Répertoire. Je croie que si l'Opéra remontait avec soin ces ouvrages presque inconnus de la génération présente, il ferait une heureuse spéculation.

J'étais intimement lié avec la plupart des membres du jury chargé de prononcer sur le mérite des ouvrages présentés à l'Académie impériale de musique. Le comité, présidé par Papillon de la Ferté, intendant des menus-plaisirs, se composait de Monsigny, d'Arnault et de Picard.

Puisque j'ai nommé Papillon de la Ferté, je crois devoir rappeler à son sujet une courte anecdote : — En 1815, lorsque la Restauration poursuivait avec tant d'acharnement les partisans de l'Empereur, M. de la Ferté s'adressant un soi-

à mademoiselle Mars, qui se trouvait dans le foyer particulier de la Comédie-Française, lui dit en l'abordant :

— Eh bien, mademoiselle, serez-vous toujours une grande Bonapartiste ?

— Monsieur, lui répondit-elle, je la serai jusqu'à ce que les papillons soient des aigles.

Et tout le monde éclata de rire au dépens de M. Papillon.

II.

Physionomie des salons. — Le comte de Lauraguais. — Le vicomte de Ségur et ses excentricités. — Gossec. — Sacchini et la première représentation d'*Œdipe*. — Lecture d'un opéra-comique dans le salon de Robespierre.

Un des traits les plus saillants du caractère français, c'est la causerie piquante et spirituelle. C'est dans les salons parisiens que commencèrent à se développer, il y a deux siècles, le goût et le sentiment des plus exquis délicatesses de l'art et de la poésie. La conversation a été chez nous le plus puissant auxiliaire des idées ; tantôt sérieuse, tantôt légère et satirique, elle a contribué à adoucir les mœurs, à polir les intelligences, à mettre en relief les talents réels, à frapper de ridicule les médiocrités intrigantes, à introduire dans les relations sociales plus d'élégance et de charme. Les plus grandes illustrations littéraires et musicales du passé ont grandi dans les cercles de l'aristocratie et de la finance. Ces réunions, formées de l'élite de la société, eurent longtemps le privilège de juger en dernier ressort les écrivains, les compositeurs et les virtuoses, et ceux-ci ne se croyaient assurés du succès qu'après avoir reçu de ces oracles du goût un brevet de génie.

La tourmente révolutionnaire vint disperser cette fine fleur de l'esprit français. Les salons de Paris restèrent fermés pendant cette période ; sous le Directoire, ils se rouvrirent timidement et ne reprirent tout leur éclat que sous le Consulat et l'Empire.

Le calme succédait à de pénibles agitations politiques ; on respirait enfin. Le monde élégant recommença à se livrer au plaisir avec toute la vivacité, toute l'ardeur qui est la suite naturelle de longues et douloureuses privations. Des fêtes, des bals s'organisèrent de toutes parts, et l'on y déploya un luxe prestigieux. Les habitudes de confortable, les traditions d'esprit et de bon goût reparurent comme par magie aux premiers symptômes de l'ordre et de la sécurité. La causerie fine et ingénieuse, momentanément exilée de notre patrie, vint rendre aux cercles parisiens leur intérêt et leur animation. Les salons de François de Neuchâteau, de madame de Staël, de Lucien Bonaparte, de l'impératrice Joséphine, de la reine Hortense, etc., devinrent le rendez-vous des notabilités de l'aristocratie, de la littérature et des arts.

J'aurai souvent l'occasion de parler de ces réunions, et notamment de celle de madame de Staël, qui, abstraction faite de la couleur d'opposition un peu trop systématique, était sans contredit la plus remarquable de l'époque. C'est là que je vis de près une des physionomies les plus caractéristiques de l'ancienne cour, le comte de Lauraguais, charmant et beau vieillard, qui, à soixante-dix ans, conservait toute la verve et la gaieté de son éblouissante jeunesse. Le comte de Lauraguais était le type accompli du grand seigneur d'autrefois. Il aimait les arts et les artistes. Son inépuisable mémoire lui fournissait une foule de détails intéressants. Il avait été intimement lié avec la plupart des célébrités du dernier siècle, et notamment avec le malheureux Voltaire qui lui avait adressé plusieurs fois de fort jolis vers, dont il gardait précieusement le manuscrit. Le comte de Lauraguais avait été un des habitués les plus assidus et les plus spirituels de l'ancien foyer de l'Opéra. Il avait pris une part active aux luttes qui avaient éclaté à propos des débuts de mesdemoiselles Sallé et Camargo ; il avait figuré avec éclat dans la guerre des Gluckistes et des Piccinnistes. A ce sujet, il nous raconta un jour une anecdote que je crois devoir rappeler ; elle prouve que les grands artistes d'autrefois étaient étrangers à ces jalousies mesquines, trop fréquentes aujourd'hui dans le monde musical.

Laissons parler le comte de Lauraguais :

Piccinni s'occupait de mettre en musique l'opéra de *Roland*, dont Marmontel avait fait le poème, en apportant de profondes modifications au travail de Quinault. Donner à ce sujet des formes et des proportions en harmonie avec les exigences de la scène lyrique moderne, tel était le but des efforts combinés du poète et du compositeur. Gluck eut connaissance de cette particularité, et, bien qu'il travaillât à un ouvrage dont le titre et le sujet étaient parfaitement identiques, il ne témoigna aucun mécontentement. Convaincu que la musique de son rival, faite sur un poème meilleur que le sien, obtiendrait une juste préférence, il n'hésita pas à jeter au feu sa partition presque terminée.

Ses amis protestèrent énergiquement contre ce qu'ils appelaient une folie.

— Il est inconcevable, disaient-ils, qu'on renonce ainsi aux avantages d'un travail qui pourrait accroître votre renommée et votre fortune.

— Que m'importe.

— Mais, que direz-vous, si le *Roland* de Piccinni échoue dès son apparition ?

— J'en éprouverai un véritable regret.

— Et s'il obtient un succès éclatant ?

— Alors je m'emparerai du sujet, et je le traiterai à ma façon.

Ce trait peint le caractère de Gluck.

Parmi les habitués les plus assidus des salons de Lucien Bonaparte, je citerai le vicomte de Ségur, homme de beaucoup d'esprit, et qui a composé seul ou en collaboration, un assez grand nombre de vaudevilles, d'opéras comiques et de chansons ravissantes. C'était un des membres les plus distingués de l'ancien Caveau. Le vicomte de Ségur possédait de brillantes qualités, auxquelles se mêlaient quelques ridicules. Il avait conservé soigneusement le costume excentrique du temps du Directoire, et il avait la manie de ne jamais prononcer les *r*. Dans les salons, au foyer de l'Opéra, il vous abordait invariablement par cette phrase :

Bonjour, mon chère, comment vous portez-vous ?

Cette bizarrerie lui attirait parfois des railleries piquantes. Lays surtout le contrefaisait à ravir. Mais ses réparties, pleines de sel et d'à-propos, finissaient ordinairement par mettre les rieurs de son côté.

Je voyais beaucoup Gossec. C'est un des plus aimables vieillards que j'ai connus. Pendant sa longue carrière il s'était trouvé en relation avec les hommes les plus marquants dans les arts, et il avait recueilli de nombreux souvenirs.

Je lui demandais, un jour, s'il avait connu Sacchini.

— Certainement, me répondit-il ; j'ai même assisté à la première représentation d'*Œdipe*.

Et, à ce propos, il me conta l'anecdote que voici :

— A la première représentation d'*Œdipe*, la salle était non-seulement remplie, mais toutes les avenues étaient occupées. Les spectateurs étaient partagés en deux factions également violentes ; l'une applaudissait avec un enthousiasme indescriptible, l'autre sifflait avec un frénétique acharnement. En traversant un corridor, Sacchini vit un grand et gros homme adossé contre un des poêles, et de là soufflant de toute la force de ses énormes poumons dans un cor de chasse... il sifflait, mais il sifflait... à déchirer son propre tympan. Sacchini vint à lui ;

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes bien mal placé dans ce corridor ; car vous sifflez sans être entendu, et, d'un autre côté, vous n'entendez pas ce que vous sifflez.

L'homme au cor de chasse regarda le maestro d'un air étonné, et suspendit un moment sa diabolique musique.

— Monsieur lui dit-il après l'avoir examiné avec attention, seriez-vous un ami de l'auteur ?

— Bien mieux que cela je suis l'auteur lui-même.

— Vous, monsieur ?

— Oui, sans doute, et si vous voulez me faire l'honneur d'accepter une place dans ma loge, il m'en reste heureusement une que je puis vous offrir. Venez, vous serez en face, assis et bien plus commodément placé pour siffler, en bonne conscience, que dans ce corridor. Qui jamais oût parler d'un sifflet partant d'un corridor ?... Venez, monsieur, et je

vous promets de vous laisser la liberté de siffler tout ce que vous voudrez, même mes passages de prédilection.

L'homme au cor de chasse s'en alla, je ne sais où; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne siffla plus.

Gossec avait assisté à diverses phases de notre révolution, et il avait connu particulièrement les principaux acteurs de ce grand drame.—Un soir, à la Malmaison, il excita au plus haut point notre curiosité, en nous parlant de la lecture d'un opéra-comique dans le salon de Robespierre; et comme ces derniers mots faisaient sourire les auditeurs:

— Messieurs, dit Gossec, ne vous étonnez pas. Le goût des lettres et des arts n'a jamais complètement disparu en France. Il y avait des salons même sous la Terreur, et au milieu des terribles préoccupations de cette époque, où l'on trouvait encore le temps de s'intéresser aux œuvres de l'esprit. Je reprends donc mon récit.—Un jour, Camille Desmoulins lut dans le salon de Robespierre un poème d'opéra-comique intitulé: *Émile ou l'innocence vengée*. Parmi les membres les plus éminents de l'aréopage littéraire, réuni chez le célèbre dictateur, je citerai Tallien, Barrère, Cambacérés, Lays, Talma, Chénier. Le sujet de l'œuvre en question était tout à fait en rapport avec les idées démocratiques de l'époque.—Une jeune fille vit heureuse et tranquille dans son village; un grand seigneur la trompe et l'abandonne lâchement: tel est le thème sur lequel Camille Desmoulins avait brodé les plus éloquentes déclamations. L'homme riche était un misérable, la jeune personne un type d'innocence et de pureté: tout cela était de rigueur. Mais ce qui me frappa surtout, c'est la couleur pastorale qui dominait dans cette composition. Jamais Théocrite et Virgile n'avaient eu des inspirations plus saines. Quel saisissant contraste entre ce drame champêtre et sentimental, et la plupart des hommes qui en suivaient avec intérêt toutes les péripéties!

— Je fus prié par Camille et ses amis, poursuivit Gossec, de faire de la musique sur ce poème. J'avais même commencé ma partition, quand les événements vinrent donner une autre direction à mes travaux. Mais quand je vivrais mille ans, je n'oublierais jamais cette réunion d'hommes violents, écoutant une œuvre d'art et souriant à la voix de l'un d'eux lorsqu'il parlait du lever du jour, de la paix des champs, des charmes de la vertu... Concevez-vous un spectacle plus curieux, une anomalie plus étrange?

LÉON ESCUDIER.

(A continuer.)

Aux Maîtres de Chapelle, Directeurs de Chœur, etc., etc.

VENANT D'ÊTRE REÇU

MEMORARE,

(Prière à la Très-Sainte Vierge, pour Soli et Chœur,) réduit pour Orgue, par

GUILLAUME COUTURE.

PRIX NET: \$1.00.

La Poupée Malade,

CHANSONNETTE ENFANTINE

Avec ou sans parlé (ad libitum.) Excellente petite scène comique pour

COUVENTS,

PENSIONNATS,

LE SALON, ETC.

PRIX: 35 CENTS.

Seance Musicale de M. Calixa Lavallee.

L'événement musical du mois écoulé est incontestablement la charmante soirée musicale gracieusement offerte par M. Calixa Lavallée, à ses nombreux patrons, au Cabinet de Lecture Paroissial, jeudi, le 9 Septembre, dernier. L'auditoire, a-t-on dit, était, d'avance, favorablement disposé envers notre jeune compatriote. C'était, du reste, fort naturel. Ajoutons, néanmoins, que s'il ne l'eût pas été M. Lavallée possédait le secret facile de se concilier ses sympathies les plus vives.

Et d'abord, un mot de programme. Entreprendre d'intéresser, pendant deux heures, un auditoire Montréalais, en lui présentant un programme à peu près exclusivement composé des œuvres de Weber, de Beethoven, de Mendelssohn et de Chopin, était téméraire au plus haut degré. Avoir réussi comme il l'a fait, est le témoignage le plus sûr des progrès réalisés par M. Lavallée pendant son court séjour à Paris—la preuve la plus évidente de l'éclatant succès qui a couronné ses travaux.

Non seulement son exécution et son interprétation de morceaux appartenant à des genres aussi variés et hérissés des plus grandes difficultés de technique nous ont semblé exemptes de défaut, — mais elles nous ont paru marquées au cachet d'une véritable perfection artistique. Nous avons entendu quelques uns de ces morceaux interprétés par d'autres artistes, d'une manière légèrement différente peut-être; — mais il nous reste encore à apprendre que le sentiment artistique soit mesquinement restreint à une seule forme d'expression. La conception et l'appréciation de ces beautés étant tout individuelles, c'est le privilège de chaque artiste de les traduire d'après les impressions qu'il en ressent; et certes, la manière dont M. Lavallée a rendu ces chefs-d'œuvre — si elle présentait certains aspects nouveaux — offrait en même temps le charme d'une interprétation profondément sentie par l'exécutant, plutôt que la reproduction servile d'un sentiment contrefait.

L'exécution de M. Lavallée est aujourd'hui caractérisée par une netteté remarquable, — par une technique sûre, servie par un jeu brillant et énergique, bien que sobre de tout excès, — et par l'interprétation fidèle de son auteur. Bref, nous attendions beaucoup de M. Lavallée: disons, pour lui rendre justice, qu'il a dépassé même les espérances les plus ardentes de ses nombreux amis.

S'il manquait une fleur au bouquet musical exquis que nous présentait M. Lavallée, l'agréable surprise occasionnée par la présence inattendue de l'éminent violoniste M.F Jehin Prume comblait la lacune de la manière la plus délicate. En véritable artiste, ce monsieur avait gracieusement offert à son jeune confrère ses aimables services, en qualité de membre du quintette accompagnateur. Ce qui satisfaisait la modestie de M. Prume cependant, ne put pas contenter l'impatience de son auditoire, avide de savourer de nouveau les délices que procure invariablement son incomparable exécution. Il fallut donc se rendre à l'invitation pressante du public, — et l'exécution ravissante de *la Mélancolie* (chef-d'œuvre de François Prume, oncle de l'artiste-exécutant) — parfaitement accompagnée par M. Lavallée — fut couverte, comme elle le méritait, d'applaudissements enthousiastes.

Dans le *Concerto* de Weber, M. Lavallée fut obligamment secondé par un Quintette instrumental composé de M. M. B. Shea, A. Maffré, C. Bienvenu, A. Lavallée père, et G. Leclère, sous l'habile direction de M. F. Jehin Prume.

La partie instrumentale du programme fut agréablement diversifiée par le chant de M. Hector Drolet, (Tenor au Chœur du Gesù). Ce monsieur se fit particulièrement remarquer par son admirable interprétation de la Romance favorite, *Le Cousin Charles*, de Nadaud.

Bizarries d'Artistes.

Beethoven s'inspira toujours dans "le temple de la nature," comme il le dit lui-même. Il aimait passionnément la campagne: il composa plusieurs de ses ouvrages assis entre deux grands chênes, sans recourir à l'auxiliaire du piano, dans un village près de Schœnbrunn. Quand il ne se sentait pas disposé, il sortait, n'importe quel temps qu'il fit, marchait à grands pas dans les chemins les plus solitaires, à toute l'ardeur du soleil; aussi avait-il le teint brûlé comme celui d'un moissonneur.

Mais dès l'âge de trente ans, sa surdité lui faisait mener l'existence "d'un véritable banni," et le poursuivait à la campagne où il s'était retiré tout à fait. Il écrit en 1802: 'De quel chagrin j'étais saisi quand à côté de moi quelqu'un entendait au loin une flûte ou le chant d'un pâtre, et que je n'entendais rien! Je ressentais un désespoir si violent, que peu s'en fallait que je ne misse fin à ma vie. L'art seul m'a retenu; il me semblait impossible de quitter le monde avant d'avoir produit tout ce que je me sentais appelé à produire. C'est ainsi que je continuai cette vie misérable...'

La physionomie de Beethoven reproduisait énergiquement les irrégularités bizarres de son tempérament et de son esprit: des traits anguleux, un œil plein de feu sous une orbite cave, une démarche lourde et gênée, une gaucherie extrême dans tout ce qu'il faisait. Il était fort rare de lui voir toucher quelque objet sans le laisser tomber ou le briser. Plus d'une fois il renversa son encrier dans le piano ouvert et placé près de son bureau. Malheur aux meubles, et surtout aux meubles élégants dont on pouvait lui faire cadeau! tout était bousculé, taché, endommagé. Cependant il se rasait lui-même; aussi de nombreuses entailles sur sa figure témoignaient elles constamment de sa proverbiale maladresse. A ces observations, Ferdinand Ries, qui fut son élève de prédilection, en ajoute une autre que l'on peut avoir de la peine à croire, c'est que ce célèbre musicien n'a jamais pu apprendre "à danser en mesure."

MM. Prume et Lavallée.

Nous nous faisons un devoir de rectifier une erreur assez généralement répandue et tendant à laisser entendre que MM. Prume et Lavallée ne reçoivent respectivement que des élèves de violon ou de piano déjà avancés. Ces Messieurs, au contraire, destinent heureusement leurs leçons à des élèves de tous les degrés d'avancement, et apportent LE MEME SOIN A FORMER LES COMMENÇANTS qu'à diriger les hautes études d'amateurs déjà avancés.

Nous espérons qu'ils recevront la large part du patronage musical auquel leur donne si justement droit leur expérience incontestable.

Au mois de Mai dernier, les amis-musiciens de M. S. Mazurette lui décernaient une superbe médaille en or, comme témoignage spécial, cette fois, de leur admiration de ses ingénieuses variations sur le "Home, sweet home."—*Journal du Détroit.*

ARRANGEMENT NOUVEAU d'un AIR FAVORI.

HOME,

SWEET

HOME,

AVEC

Variations Brillantes et Originales

IMITANT

LE BRUIT DES VAGUES,

PAR

M. Salomon Mazurette,

Organiste de l'Eglise de la Ste. Trinité

DE DETROIT,

PROFESSEUR DE MUSIQUE AU

Couvent de Ste. Marie de Windsor,

ETC., ETC.

PRIX - - - - - \$1.50

LE PORTRAIT.

MÉLODIE.

Paroles de L. TOURNIER.

Musique de FRÉDÉRIC BOISSIÈRE.

ANDANTINO.

musical score for piano introduction, featuring treble and bass staves with dynamic markings *mf*, *f*, and *dim.*

ANDANTINO.

musical score for the first system, including vocal line and piano accompaniment with dynamic marking *p*.

1. Por - trait ché - ri, presque u - nique or - ne - ment Qu'ait à son mur ma chambre so - li -
 2. Je m'en souviens hé - las quel tris - te jour! Dé -jà la mort la tou - chait de son
 3. De ma douleur fi - dè - le com - pa - gnon, Par - tout dès lors ce por - trait m'a sui -
 4. Ah! veille en - core ain - si, veille à ja - mais Sur ce foy - er que toi seul il - lu -

musical score for the second system, including vocal line and piano accompaniment.

- tai - re Ton cadre é - troit et noir, ton sim - ple ver - re Fe - raient sou -
 ai - le Quand u - ne main pi - euse et fra - ter - nel - le Tra - ça pour
 - vi - e, Vi - vant re - flet de ma mère en - dor - mi - e, Voix du pas -
 - mi - ne, Der - nier a - mi de la pauvre or - phe - li - ne, Res - te sa -

4

rit. ten. con moto.

- rire ail - leurs as - su - ré - ment ; Mais, quel ta - bleau pour la pauvre ouvri - è - re Quel ca - dre
 moi, ses traits a - vec a - mour, Le lende - main, el - le quittait la ter - re Et re - joi -
 - sé qui me parle en son nom ! C'est dans ma nuit le ray - on qui m'é - clai - re Dans mon ca -
 - cré de tout ce que j'ai - mais Jus - ques à l'heure où, fermant ma pau - pié - re La mort aus -

rit. mf con moto.

rall.

d'or pourrait jamais va - loir Ton simple verre et ton cadre en bois noir,.....
 - gnait mon pé - re dans les cieux ! Seul tu res - tais pour me con - so - ler d'eux,.....
 - lice u - ne goutte de miel, En te voy - ant, je vois un coin du ciel!.....
 - si me prendra pour les cieux ! Les yeux en - core at - ta - chés sur tes yeux,.....

TEMPO 10. CON ESPRESS.

O portrait de ma mè - - re, O portrait de ma mè - - re.

p rit. D.C.

GOUNOD (Charles.)

M. Gounod possède merveilleusement tous les procédés de son art, et, sur ce point, Meyerbeer lui-même n'aurait eu rien à lui apprendre. Mais, passionné pour les innovations il introduit dans la musique un élément singulier qui tient plutôt de la littérature et de la philosophie que de la science des sons. De là souvent la recherche et l'obscurité qu'on reproche à ses partitions. Très-classique dans sa forme, très-fidèle aux traditions des maîtres dans la disposition de son orchestre, il est plus que romantique dans ses tendances, dans la partie expressive de ses conceptions et dans le choix de ses livrets. Cette situation ambiguë permet à M. Gounod de compter des amis dans tous les camps.

Je suis oiseau: voyez mes ailes!

Je suis souris: vivent les rats!

L'auteur de *Faust* est né à Paris, le 17 Juin 1818. Après avoir eu Halévy pour maître de contrepoint au Conservatoire, de 1836 à 1838, et avoir reçu les leçons de composition de Lesueur et de Paër, il fut couronné au concours de l'Institut en 1839, pour une cantate intitulée: *Fernand*. Pendant son séjour à Rome, M. Gounod se sentit surtout attiré vers les beautés de l'art religieux. Etant à Vienne, en 1843, il y fit exécuter une Messe pour des voix seules dans le style *alla Palestrina*. A son retour à Paris, il devint maître de chapelle de l'Eglise des Missions étrangères. A cette époque de sa vie, il semble que l'art chrétien qui s'était révélé à son intelligence, avait pénétré jusqu'à son cœur et tourné ses vues du côté du Sacerdoce.

Le musicien porta en effet, quelque temps, l'habit ecclésiastique, et parut rêver l'existence, en plein dix-neuvième siècle, d'un Allegri, d'un P. Martini ou d'un Vogler. Ce qui est certain, c'est que plusieurs années s'écoulèrent sans que le nom de M. Gounod vint frapper les oreilles du public. L'artiste à prouvé depuis qu'il ne hait pas les trompettes de la renommée et qu'il ne le cède en légitime ambition à aucun de ses confrères. Si donc il laissait alors l'oubli se faire autour de sa personne, c'est qu'il se préparait à la lutte et ne voulait entrer dans la lice qu'armé de toutes pièces. Soudain, on apprit dans les premiers jours de 1851 que l'ancien lauréat de l'Institut, l'ex-aspirant aux fonctions sacerdotales venait de faire exécuter quatre compositions dans un concert donné à St. Martin's Hall, à Londres. L'article de l'Athenaeum qui annonçait cette nouvelle la signalait comme un événement musical. On y lisait des passages tels que ceux-ci:

"Cette musique ne vous rappelle aucun autre compositeur ancien ou moderne, soit par la forme, soit par le chant, soit par l'harmonie. Elle n'est pas nouvelle, si, nouveau veut dire *bizarre* ou *baroque*; elle n'est pas vieille, si vieux veut dire *sec* et *raide*, s'il suffit d'étaler un aride échafaudage derrière lequel ne s'élève pas une belle construction. C'est l'œuvre d'un artiste accompli, c'est la poésie d'un nouveau poète."

"Que l'impression produite sur l'auditoire ait été grande et réelle, cela ne fait nul doute; mais c'est de la musique elle-même, non de l'accueil qu'elle a reçu, que nous présageons pour M. Gounod une carrière peu commune; car, s'il n'y a pas dans ses œuvres un génie à la fois vrai et neuf, il nous faut retourner à l'école et réapprendre l'alphabet de l'art et de la critique."

L'article de l'Athenaeum, qu'on suppose sorti de la plume de M. Viardot, produisit une vive sensation. M. Gounod n'était donc plus un inconnu, tous les regards étaient fixés sur lui quand il débuta sur notre première scène lyrique par *Sapho*, opéra en trois actes représenté le 16 Avril, 1851. Le vent de la réaction soufflait alors sur la littérature. Le temps était fini des excursions du romantisme à travers le moyen âge, et l'école dite du bon sens, en haine des excès de l'époque précédente, remettait au théâtre des sujets antiques. Malheureusement, M. Emile Augier, l'auteur du poème de *Sapho*, s'est permis avec l'histoire les

mêmes privautés dont Scribe a si souvent donné l'exemple. Pour le besoin de sa cause, ou plutôt, de son livret, il a confondu en un seul personnage les deux Sapho de l'antiquité. Ce n'est pas l'unique contresens qu'on puisse reprendre dans son œuvre. Pour ce qui est de la partition, elle témoigne du goût fin et sûr du compositeur, comme aussi de ses tendances élevées. On a remarqué, au premier acte, la romance: "Puis-je oublier, ô ma Glycère,"—chant d'amour de Sapho: "Héro, sur la tour solitaire,"—suivi d'un beau final qui a obtenu un grand succès. Le trio du second acte: Je viens sauver ta tête, est d'un bon sentiment dramatique. Le troisième acte offre quatre morceaux fort expressifs: une romance de Phaon: "O jours heureux," une élégie touchante de Sapho, la chanson pittoresque du pâtre: *Broutez le thym*, et enfin les stances finales: *O ma lyre immortelle*.

Le public accueillit froidement la première production d'un artiste qu'on lui avait peut-être trop vanté à l'avance, mais les musiciens augurèrent bien de l'avenir du jeune maître. Après avoir collaboré avec M. Emile Augier, M. Gounod pouvait sans déchoir travailler avec M. Ponsard. Il fit des chœurs pour la tragédie d'Ulysse, représentée au théâtre français en 1852. Cette musique qui se distingue par une soigneuse recherche du caractère antique, traînait hélas! à son pied un lourd boulet littéraire. Les beautés ne l'ont pas empêché de partager le sort réservé aux tentatives néo-classiques de M. Ponsard.

Le 18 Octobre 1854 eut lieu, à l'Académie Impériale de Musique la représentation de la *Nonne Sanglante*, opéra en cinq actes. Avec la flexibilité qui constitue un des traits distinctifs de son talent, l'auteur de *Sapho* et des chœurs d'Ulysse traitait maintenant un sombre livret emprunté au Moine de Lewis. M. Gounod n'a pas reculé devant la difficulté de se rencontrer dans des situations très connues avec les maîtres qui ont écrit: *La Juive*, *Otello*, *les Huguenots*. Ce n'est pourtant pas cette audace qui a nui à son succès, mais bien la mauvaise conception du poème imaginé par Scribe et Germain Delavigne. L'introduction à un caractère sinistre dû principalement à la sonorité des cors, aux gammes chromatiques des violons et au chant des trombones. Un air en *la majeur* de Pierre l'Ermite avec chœurs, la romance de Rodolphe, le duo; "Mon père, d'un ton inflexible," l'ensemble à douze-huit du final sont les morceaux saillants du 1er acte. Le second est le plus intéressant. Les couplets d'Urbain, l'air de Rodolphe: "Du Seigneur, pâle fiancé," sont suivis d'une sorte de symphonie descriptive pendant laquelle l'œil du spectateur ne voit sur la scène que ruines et désolation. Derrière la coulisse, des choristes à *bocca chiusa*, joignent à l'orchestre des accords bizarres qui rappellent à la pensée le refrain de la ballade de Burger: "Hurrah! les morts vont vite." Les ruines font place à un palais enchanté, resplendissant de clarté. On remarque ici une réminiscence trop visible du lever du soleil dans le Désert de Félicien David. A la "Marche des Trépassés" succède un final d'une grande puissance. Le troisième acte offre des situations plus douces. Nous rappellerons la valse en *Ré majeur*; l'air: "Un jour plus pur, un ciel d'azur brille à ma vue," est instrumenté avec beaucoup de goût et la mélodie en est très gracieuse. Le quatrième acte renferme de jolis airs de ballet et quand au cinquième l'auditoire fatigué ne remarque guère que le duo d'Agnes et de Rodolphe ainsi que l'air de Luddorf.

M. Gounod qui semble avoir eu l'ambition de mettre son empreinte sur tous les genres, passa de l'Opéra à l'Opéra Comique, en donnant au théâtre de M. Carvalho: "Le Médecin malgré lui" (15 Janvier 1858). Mais l'œuvre de Molière a résisté à la transformation qu'on voulait lui imposer; elle est restée bien moins un Opéra-comique proprement dit, qu'une comédie, dont la musique du compositeur ne paraît point faire partie intégrante. Celui-ci s'est vainement efforcé de donner à la partition une tournure archaïque du dix-septième siècle, il n'a pas été plus heureux quand il a essayé de s'assimiler la gaieté, la rondeur et le tour gaulois de Molière. Ce que nul ne lui contestera, c'est que son très

moderne Médecin abonde en détails ingénieux, et manifeste quelquefois à contre-temps, une très vaste science d'orchestration.

L'œuvre sur laquelle s'est établie la renommée de M. Gounod, celle qui l'a fait arriver à la popularité dont elle jouit, c'est Faust, opéra en 5 actes, représenté au Théâtre Lyrique, le 19 Mars, 1859. L'immortelle conception de Goethe a eu, comme celle de Tirso de Molina, le privilège de grouper autour d'elle une foule d'imitations ou d'émanations plus ou moins directes. De même que Don Juan personifie le néant de la vie sensuelle, Faust incarne en lui la dérision de la science, le néant de la vie intellectuelle.

Mais, — et c'est la supériorité du drame de Goethe, — l'intérêt qui s'y attache aux victimes du docteur Faust s'accroît encore de la puissance qui lui a été donnée pour le mal. Il ne faut pas s'étonner si, avant M. Gounod, tant d'artistes et de littérateurs s'en étaient déjà emparés. Le goût et la mesure étaient des qualités indispensables chez le librettiste pour réduire un poème aussi touffu aux proportions de la scène lyrique. MM. Jules Barbier et Michel Carré se sont acquittés de leur tâche d'une façon qui leur assure une large part dans le succès du Faust français. Par leurs soins la partie métaphysique a été supprimée; en revanche, ils ont scrupuleusement conservé les incidents dramatiques et les personnages qui concourent à les produire. Ainsi la tâche du musicien se trouvait singulièrement facilitée; hâtons-nous de dire qu'il a profité de ces avantages et que le principal mérite de sa partition consiste à être bien appropriée aux diverses situations de la pièce. Chaque morceau offre une phrase ordinairement courte; au point de vue de l'art proprement dit, on désirerait que ces phrases fussent plus développées au lieu d'être souvent répétées à satiété comme le fait jusqu'à seize fois Siobel dans ses couplets: "Faites-lui mes aveux." Dans des opéras plus récents, le compositeur a su écrire des mélodies moins hachées. L'ampleur augmente à chaque production et fait espérer que M. Gounod ajoutera, quelque jour, un chef-d'œuvre à ceux, en petit nombre, qui s'imposent pendant un demi-siècle à l'admiration publique. En attendant, nous mentionnerons ici les fragments les plus saillants de son Faust: d'abord, la ronde bizarre du "Veau d'or," la phrase des vieillards pendant la Kermesse: "Aux jours de dimanche et de fête," la valse, la cavatine de Faust: "Salut, demeure chaste et pure," phrase délicieuse accompagnée par un violon solo, mais dont les développements manquent d'intérêt; la ballade: "Il était un roi de Thulé," dans laquelle l'auteur a introduit un emprunt caractéristique fait à la tonalité grégorienne; l'air brillant des bijoux, la scène de la fenêtre: "Laisse-moi contempler ton visage;" le duo passionné: "O nuit d'amour, ciel radieux," et enfin le chœur des soldats devenu populaire: "Gloire immortelle de nos aïeux."

Faust a obtenu un immense succès. Aussi un grand nombre de personnes habituées à juger du mérite par le succès, ont-elles placé d'emblée l'auteur de cet ouvrage au premier rang des compositeurs. Que M. Gounod nous permette de le lui dire, il a encore un pas à faire avant de se voir décerner cette place par l'unanimité des connaisseurs.

Tant vaut le livret, tant vaut la partition: telle semble être la loi qui préside aux destinées de l'heureux auteur de Faust et du malheureux auteur de Philémon et Baucis, (18 Février 1860). Le poème, mêlé de mythologie, de sentiment et de bouffonnerie, partant sans intérêt réel ne pouvait être favorable à la musique, quoiqu'il fût encore de la plume de MM. Jules Barbier et Michel Carré. On a remarqué cependant l'orage symphonique qui est bien traité, en dépit de certains moyens extra musicaux, l'air de ballet du second acte, l'air: "O riante nature," du troisième, ainsi que le duo entre Jupiter et Baucis: "Ne crains pas que j'oublie."

Le troisième ouvrage que M. Gounod donna à l'opéra, la *Reine de Saba* (28 février 1862), n'eut pas un meilleur sort que le précédent.

Le succès de Mireille (cinq actes) fut une revanche éclatante de la chute qu'avait subie la *Reine de Saba*. Cet opé-

ra, représenté au Théâtre Lyrique le 19 Mars 1864, est tiré quant au livret, du charmant poème "Miroio," de M. F. Mistral, déjà très-admiré dans le midi de la France.

Bien qu'elle n'ait pas obtenu la vogue immense de Faust la partition de Mireille nous semble la plus remarquable et la mieux inspirée qu'ait écrite M. Gounod. La partie descriptive, qui est fort développée, l'emporte peut-être en mérite sur l'action dramatique. Le chœur d'ouverture: "Chantez, chantez, magnanarolles," au premier acte; le chœur de la Farandole et la chanson du Magali, la déclamation dogmatique de Ramon au second acte; le tableau fantastique du Rhône au troisième; le chœur de la moisson, la chanson pastorale du petit Andreloun: "Le jour se lève et fait pâlir la sombre nuit," l'air de Miroille: "Heureux petit berger," au quatrième acte: tels sont les morceaux qui révèlent le mieux, chez le compositeur, l'union d'un goût littéraire très-vif et d'une science musicale flexible et expérimentée. Ce sont là des tableaux et des études du plus haut intérêt.

Dans la partie dramatique de l'œuvre, il faut signaler la phrase de Mireille: "Oh! c'est Vincent! comme il sait gentiment tout dire," qui peint la situation avec vérité et délicatesse; le grand air de Mireille: "Mon cœur ne peut changer, souviens-toi que je t'aime," un des plus beaux airs du répertoire moderne, enfin le final du second acte, dans lequel se détache cette phrase inspirée: "Ah! c'en est fait, je désespère."

Après Mireille, M. Gounod donna à l'Opéra-comique en Juin 1866, un nouvel ouvrage en deux actes, "La Colombe;" puis au Théâtre Lyrique une nouvelle partition "Roméo et Juliette." Venu après Zingarelli, après Steibolt, après Bellini et Vaccaï, l'artiste a su marquer d'une empreinte originale et faire sien un sujet où d'autres encore pourraient aller chercher des inspirations, car il ne sera jamais épuisé. Pirame et Thisbé, Roméo et Juliette! histoires d'hier et d'aujourd'hui! éternellement chères au cœur humain, aussi longtemps que les hommes connaîtront l'amour, avec les obstacles qui le contrarient, les courages qu'il suscite, les ivresses qu'il cause, et les malheurs qui le punissent.

Nous rappellerons brièvement les principales beautés du nouveau Roméo. Dans le premier acte, une sorte de chœur-prologue, d'un effet à la fois naïf et saisissant qui donne au spectateur un avant-goût de l'action, la ballade de la reine Mab: "Mab, la reine des mensonges," et le duo malheureusement écourté, mais d'une sensibilité exquise, entre Roméo et Juliette. Le second acte est presque entièrement formé d'un duo entre les deux amants; de temps à autre, des chœurs viennent l'interrompre ou s'y mêler. Le petit chœur des domestiques à la recherche du page est un des morceaux bien réussis de sa partition. Le troisième acte débute par la scène dans laquelle le frère Laurent marie secrètement Roméo et Juliette. L'air gracieux du page: "Gardez bien la belle," est bien tourné; la scène de la provocation et le chœur des Capulets et des Montaigus sont d'une beauté achevée; force dramatique, déclamation vraie, mélodie bien appropriée à la situation, tout est à louer dans ce tableau. Du cinquième acte nous ne disons rien, sinon qu'aux prises avec les situations les plus fortes du drame anglais, le musicien les a interprétées avec une rare intelligence et une science consommées.

Si M. Gounod s'était abandonné plus librement à ses facultés natives, s'il se fût contenté d'être un très bon musicien, un artiste passionné et convaincu, il est probable qu'il eût donné des ouvrages plus remarquables encore que ceux qu'il a produits, des œuvres tout à fait supérieures et qui eussent défié toute critique; les théories imaginées et propagées depuis vingt ans par quelques gens d'esprit l'ont préoccupé outre mesure, et évidemment gêné et troublé. Il a cherché à concilier tout ce que la meilleure tradition musicale a mis à sa disposition avec les hardiesses de la musique dite de l'avenir, et d'un ordre d'idées qu'il serait plus juste d'appeler le désordre des idées.

Outre ses opéras et ses opéras-comiques, M. Gounod a écrit de la musique d'Eglise, des symphonies exécutées avec

succès à la Société des concerts du Conservatoire, des chœurs pour l'Orphéon dont il a été directeur de 1852 à 1860, enfin des mélodies nombreuses parmi lesquelles il en est une, *La Sérénade*, que tout le monde a chantée et chante encore. M. Gounod est un musicien d'un très-grand talent, habile et heureux, un pas de plus, et il sera "de la famille" comme disait de lui-même M. Ingres, en contemplant un tableau de Raphaël.

F. C.

Musique nouvelle recue.

Nous avons reçu pendant le mois de Septembre, les publications musicales suivantes, pour l'envoi desquelles nous offrons nos bien sincères remerciements aux donateurs respectifs :

Grande Fantaisie de Concert sur Faust, pour le Violon, avec accompagnement de Piano ou d'Orchestre, par F. Jehin Prume, Op. 8., Liège, Veuve Léopold Muraille, Editeur. Cette superbe Fantaisie, que nous espérons avoir le plaisir d'entendre exécutée par l'auteur dans un prochain concert, est dédiée à Madame Jehin-Prume, née Rosa Del Vecchio.

Memorare, pour solo, chœur et orchestre, réduit pour Orgue avec pédale obligato, par Guillaume Couture, Op. 1, Paris, E. et A. Girod, Editeurs. Cette belle Prière, dédiée à Mons. Théodore Dubois, fut exécutée pour la première fois, au Concert de la Société Nationale de Musique de Paris, le 20 Mars, 1875. En vente chez A. J. Boucher, prix net : \$1.00.

Rêverie pour Orchestre, par Guillaume Couture, Op. 2, (en partition,) dédiée à Mons Romain Bussine ; Paris, E. et A. Girod, Editeurs.

Quatuor Fugue pour deux violons, alto et violoncelle, par Guillaume Couture, Op. 3, dédié à Mons. Félicien David, Membre de l'Institut ;—Paris, E. et A. Girod, Editeurs.

Salut de la Fête-Dieu, trois plains-chants traités en contre-point,—O Salutaris, Adorote et Tantum ergo, par Guillaume Couture, Op. 6, dédié à Mons. l'abbé H. Verreau, Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier ;—Paris, E. et A. Girod, Editeurs.

Grand Magnificat en ut, à 4 voix, par L. A. Dumouchel, dédié à William Bergé Ecr. ; — New-York, C. H. Ditson et Cie. : Prix : 75 cents.

Ecce Panis, motet à 4 voix, par L. A. Dumouchel, dédié à Sa Grandeur Mgr. E. P. Wadhams, Evêque d'Ogdensburg ; —New-York, C. H. Ditson et Cie. : Prix 90 cents.

Mother, take you easy chair, Concert song, words by *, music by S. Mazurette, Op. 74 ; Boston, O. Ditson & Co : Price 70 cents.

Happy wishes, Valses brillantes, par Ernest Girardot, Op. 20. New-York, Carl Heuser, 820 Broadway :—Prix 40 cts.

Does she love me ? Song and chorus, by Ernest Girardot, Detroit, Whittemore & Stephens :—Price 30 cts.

College Galop, by Ernest Girardot. Detroit. Whittemore & Stephens : Price 30 cents.

Julia, Polka Mazurka, by Ernest Girardot, dedicated to S. Mazurette. Detroit, C. J. Whitney & Co. :—Price 50 cts.

Blue ribbon Polka, by Ernest Girardot, dedicated to St. Mary's Academy. Detroit, C. J. Whitney & Co. :—Price 50 cents.

Priscilia Polka, by Ernest Girardot, dedicated to St. Mary's Academy. Detroit, C. J. Whitney & Co. :—Price 40 cents.

OPÉRAS CENTENAIRES.—Voici un tableau, rendu public par l'administration de l'Académie impériale de musique, des opéras qui, depuis l'année 1797, ont atteint leur centième représentation, et des délais dans lesquels cette centième représentation a été donnée :

OUVRAGES.	AUTEURS.	Ires. Représentat. 100mes. Représen.		DÉLAIS.	
		ans.	mois.	ans.	jours.
L'Africaine	Scribe—Meyerbeer	20	9	1866	9
La Muette	Scribe et Delavigne—Auber	29	23	1830	2
Le Prophète	Scribe—Meyerbeer	16	14	1851	3
Robert le Diable.	Scribe et Delavigne—Meyerbeer	21	20	1834	5
Le Comte Ory	Scribe et Poisson—Rossini	20	25	1831	2
Aladin	Etienne—Nicolo et Benincori	6	11	1825	3
Les Huguenots	Scribe—Meyerbeer	29	10	1839	5
Le Rossignol	Eti—Lébrun	23	30	1830	4
Gustave III	Scribe—Auber.	27	4	1837	11
Guillaume Tell	H. Bis et de Jouy—Rossini	2	17	1834	5
La Juive	Scribe—Halévy	23	23	1840	4
Le Trouvère	Pacini—Verdi.	12	25	1852	6
Lucie de Lammermoor	G. Vaez et Royer—Donizetti.	20	3	1837	4
Le Philtre.	Scribe—Auber	20	3	1837	6
Trajan	Esmenard—Persuis	23	9	1814	7
Le Dieu et la Bayadère	Scribe—Auber	13	4	1838	8
La Favorite	G. Vaez et Royer—Donizetti.	2	13	1848	8
Les Bayadères	De Jouy—Catal	8	13	1816	3
La Vestale	De Jouy—Sponcini	15	7	1818	6
Moïse	De Jouy et Balocchi—Rossini	26	6	1838	11
Le Siège de Corinthe	Soumet et Balocchi—Rossini.	9	12	1839	4
La Reine de Chypre	Saint-Georges—Halévy.	22	19	1854	12
Fernand Cortez	De Jouy—Sponcini	28	12	1823	5
Aristippe	Giraud et Leclerc—Kreutzer.	24	5	1822	1
Le Serment	Scribe—Auber	17	30	1849	15
Anacréon chez Polycrate.	Guy—Grétry	1	9	1814	7
Les Mystères d'Isis.	Lachnitz—Mozart	20	23	1818	11
La Xacarilla	Scribe—Marliani.	28	11	1839	2
				1862	9

Ajoutons que l'Opéra compte aussi quatorze ballets arrivés à leur centième représentation.

Ce sont :

Flore et Zéphyre, Mars et Vénus, Cendrillon, la Tentation, le Carnaval de Venise, Nina, les Noces de Gamache, la Dansomanie, les Pages du duc de Vendôme, la Sylphide, la Somnambule, le Diable à Quatre, Paul et Virginie, enfin *Giselle*.

Le premier de ces ballets est celui qui est arrivé le plus vite à sa centième, en deux ans et onze mois.

Le dernier, au contraire (ce bijou de Saint-Georges et d'Adam !), joué le 28 Juin 1841, n'est arrivé que le 22 Mai 1863 à sa centaine ; c'est-à-dire qu'il lui a fallu vingt et un ans et onze mois pour atteindre ce résultat.

Notes Musicales Canadiennes.

Monsieur Desève, jeune violoniste de talent, annonce un concert pour mardi le 19 Octobre prochain.

M. Mallard est chargé de l'enseignement du piano au Séminaire de Ste. Thérèse.—M. l'Abbé Sauvé retenant, comme par le passé, la direction du Chœur et de la Musique militaire.

La *Minerve* s'est assuré les services de M. Guillaume Couture en qualité de critique musical,—ce monsieur s'engageant à lui fournir, chaque lundi, une revue artistique et musicale de la semaine écoulée.

M. et Mde. F. Jehin Prume et M. Calixa Lavallée se sont fait entendre à Ottawa, pendant la semaine de l'Exposition. Ils ont également donné un concert à St. Jean Dorchester pendant la même semaine.

Nous apprenons avec plaisir l'organisation d'une nouvelle société s'intitulant, *Cercle Orphéonique de Montréal*, et ayant pour but la culture et l'exécution de la musique vocale. Le Cercle se compose actuellement de M.M. H. Drolet et R. Hudon, 1ers. Ténors,—J. B. Ménard et P.J. Bédard, 2nds Ténors,—U. Denis et Alex. Leblanc, Barytons et Laverrière et Aug. Loblane, Basses. Les exercices ont lieu le jeudi de chaque semaine.

Vendredi, le 24 Septembre dernier, le *Club Philharmonique* de Boston, accompagné de Madame Anna Granger Dow, cantatrice de mérite, donnait un concert, à notre Salle des Artisans. L'auditoire nombreux parut enchanté de cette délicieuse soirée. Il est seulement à regretter qu'un si grand nombre de nos amateurs Canadiens-Français laissent échapper des occasions—si rares pourtant—d'entendre de la bonne musique aussi habilement interprétée.

Le Chœur et l'Orchestre du Gésu, assisté de M. et Madame J. Finn et de plusieurs autres amateurs distingués de Montréal et de Québec fit les frais du second grand concert Provincial donné à Trois-Rivières, le 25 Septembre dernier. Nous publierons quelques détails sur cette intéressante excursion dans notre prochain numéro.

Romances Nouvelles.

L'AMITIE	Canivet :	25 Cts.
Le VIEILLARD et l'ORMEAU	Boissière :	25 "
PIGEON VOLE	Van Lamperen :	35 "
Le COUSIN CHARLES	Nadaud :	40 "
Le PORTRAIT	Boissière :	30 "
La POUPÉE MALADE	Battman .	35 "

Cette dernière—chansonnette enfantine, avec ou sans parlé (ad libitum)—interprétée par nos jeunes cantatrices, est destinée à avoir un très grand succès dans nos salons.

Nous expédions toutes ces Romances, ainsi que toute autre musique, *franc de port*, en en recevant le prix marqué.

Une dilettante. — Annie Smith raffole de la musique. Hier en se rendant au marché Bonsecours elle s'arrêta pour entendre les mélodieux accords tirés d'un stradivarius par un aveugle assis près de la borne. Elle lui donna une pièce de dix centins en lui demandant de jouer une gigue. L'aveugle tourmenta son instrument du mieux qu'il pût pour satisfaire la pratique généreuse. Celle-ci se mit à exécuter un pas seul qui fit les délices de tous les gavroches qui s'étaient assemblés pour être témoins de cet étrange spectacle. Après avoir dansé pendant cinq ou six minutes Annie Smith demanda un autre air de danse. Le musicien ne trouva pas dans son répertoire l'air qu'exigeait la danseuse. *Inde ira,*

Annie demande à l'aveugle de lui rendre sa pièce de dix cents.

Ce dernier refusa et la danseuse l'accabla de toutes les épithètes malsonnantes qu'elle pût trouver dans le vocabulaire des poissardes. La foule ignare et mal apprise prit fait et cause pour l'aveugle et Annie se fâcha tout rouge. Elle distribua des coups de poings à droite et gauche, renversa un panier de pommes. Comme elle ne pouvait chasser la foule des gamins qui l'accablaient de quolibets, elle battit en retraite vers la rue Notre-Dame, poursuivie par une vingtaine de gavroches. Elle se réfugia dans le magasin de nouveautés de M.M. Prévost et Paré, mais ces messieurs ne voulurent pas lui donner asile. Elle pénétra ensuite dans le magasin voisin tenu par M. Renaud mais on ne lui fit pas un meilleur accueil. Les constables Léon et Allard arrivèrent sur les entrefaites et mirent fin à la farce en conduisant Annie au violon. Elle paraît ce matin devant le recorder. —*Le Bien Public.*

Leçons de Piano et de Solfege.

Mademoiselle Philomene Boucher

Recevra chez elle,

No. 484, RUE LAGAUCHETIERE,

SIX ELEVES POUR PIANO OU POUR SOLFEGE.

Conditions ; \$3.00 par mois.

SINGULARITÉ.—On a mis en cours récemment une charge attribuée à l'excellent comédien Arnal. Celui-ci, dit-on, aurait adressé un jour cette demande à l'auteur du *Chalet*:—Monsieur Adam, vous qui êtes passé maître en choses de musique, dites-moi donc, je vous prie, s'il est vrai que le *Caid* soit la même chose qu'*Haydée*?—Mais non, mais non, mon cher Arnal, on vous a trompé; le *Caid* est un opéra-comique, et *Haydée* en est un autre.—C'est singulier, on m'a pourtant bien affirmé que le *Caid* C A I D (c'est *Haydée*)!

LECONS DU SOIR

DONNÉES PAR

M. HENRI WESTERLINCK

Classes de Français, d'Anglais, de Sténographie et de Piano.

Pour plus amples renseignements, voir la circulaire déposée au Magasin de Musique de M. Boucher, 252, Rue Notre-Dame.

C. J. CRAIG,

Accorde et répare les Pianos, Harmoniums, &c.

ATELIER

No. 252,—Au Second Etage,

Rue Notre-Dame, Montreal.

LECONS DE VIOLON.**M. FRANCOIS BOUCHER**

Eleve de M. F. Jehin Prume, et

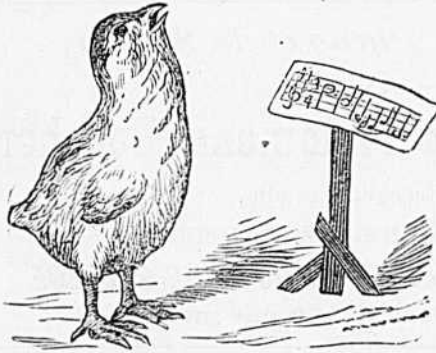
Membre-diplômé de l'Académie de Musique de Québec,

RECEVRA AU

No. 252, RUE NOTRE-DAME,

Quelques Elèves pour Violon.

CONDITIONS - - - - \$3.00 PAR MOIS.

Varietes Musicales.

Kellogg vaut \$200-000: Nilsson un demi million.

Madame Anna Bishop voyage en Australie.

Levy, le célèbre cornet, à épousé, à New-York, à la fin d'Août, Madlle. Marianne J. Conway

Madlle. Adelaïde Philipps organise une nouvelle troupe d'Opéra Italien, avec chœur et orchestre.

Les divers Conservatoires de Boston ont fait la réouverture de leurs classes à la mi-Septembre dernier.

L'Opéra de la *Dame Blanche*, que Madlle. Kellogg doit prochainement introduire aux Etats-Unis, a eu déjà 1346 représentations à Paris seulement.

Mons. S. Mazurette a repris ses fonctions de professeur de musique à l'Académie Sté. Marie, des RR. SS. des Sts. Noms de Jésus et de Marie de Windsor, Ont.

Nous avons été mal informé relativement au changement de domicile de M. Arthur Dumouchel. C'est à Rochester, et non à Oswego, que cet habile professeur et organiste est maintenant fixé.

Les régisseurs des théâtres de Paris contribuent dix pour cent de leurs grosses recettes en faveur des pauvres de la capitale. En 1874, ce fond a réalisé 2,390,122 francs. On peut donc appeler les pauvres de Paris des *millionnaires*.

Une statistique musicale récente mentionne 16 églises Catholiques et 20 églises Protestantes de Londres où l'on exécute de la musique sacrée d'un ordre relevé. La proportion fait honneur assurément à nos co-réligionnaires. Londres compte de plus 2,000 professeurs de musique. On y a publié l'an dernier, 2,500 morceaux nouveaux, dont 1000 romances 200 chants à deux voix ou en parties, et 1200 morceaux pour piano.

Le Chœur et l'Orchestre du Gésu de Montréal, (comprenant cinquante-cinq membres) ont assisté en corps à la Grande Messe à la Cathédrale de Trois-Rivières, dimanche dernier, et y ont exécuté, à l'occasion de la clôture solennelle des exercices du Jubilé, la deuxième Messe de Haydn, en *ut*. L'orgue fut tenu par M. Octave Pelletier, et son excellent accompagnement ne contribua pas peu au succès remarquable de l'exécution. A l'Offertoire, il interpréta avec un sentiment exquis, une ravissante mélodie de Lemmens, et, pour Sortie, il exécuta avec une rare habileté, un brillant fragment d'une des œuvres de Mendelssohn. A l'Epître M.

B. Shea joua sur le violon un joli andante de Comellas.

Sa Grandeur Mgr. Lafèche assistait à la cérémonie : le sermon fut donné par le R. P. Connilleau, S. J.

M. P. Denys, de l'Institut des sourds et muets, de Belleville, Ontario, vient de succéder à M. le Professeur Warren, en qualité d'organiste de l'Eglise Catholique de St. Michel, de Belleville. M. Denys est un musicien consciencieux et enthousiaste, qui s'acquittera de sa nouvelle charge avec grand succès, nous n'en doutons pas.

M. Salomon Mazurette semble ne s'accorder aucun repos : c'est un auteur infatigable. Non content d'ajouter chaque mois à la liste de ses compositions déjà nombreuses, il a récemment livré à la publication son autobiographie et s'occupe en ce moment de la composition d'une Messe en *ré*, dédié à M. le Curé de l'Eglise de la Ste. Trinité, de Détroit. Les journaux de cette cité mentionnent en termes flatteurs une soirée d'adieu offerte à Madlle. M. C. Brewster, à laquelle cette cantatrice introduisit, pour la première fois, cinq nouvelles Romances dues à la plume féconde de notre compositeur Canadien.

Madame Tietjens, l'éminente cantatrice que nous aurons probablement l'avantage d'entendre à Montréal dans le cours d'Octobre, est aujourd'hui âgée de quarante et un ans. Elle fit son début à Londres il y a vingt ans. En dépit des grandes fatigués qu'elle a éprouvées depuis cette époque, comme cantatrice de concert et d'Opéra, on assure qu'elle possède encore une voix des plus fraîches. On vante très hautement aussi sa méthode et son style. Attachée au *Drury Lane Theatre* de Londres, elle en perçoit £10,000 stlgs. annuellement.



FINALE BRAVO BRAVISSIMO!!

MARIAGE.

A Montréal, lundi, le 20 Septembre, 1875, M. John Alexander Finn conduisait à l'autel Mademoiselle Louise Charlotte Papineau, fille aînée de D. E. Papineau, Ecr., N.P.

Le mariage fut célébré à l'Eglise St. Jacques, par le Revd. Messire Sentenne.

Nos meilleurs souhaits accompagnent les heureux époux.

On peut se procurer les

LIVRAISONS SEPARÉES

DU

CANADA MUSICAL

Aux dépôts de nouvelles de

M. G. PERRY,*Coin des Rues Craig et St. Laurent,*

DE

MM. PARE & GRAVEL,*Coin de la Côte St. Lambert et de la Ruelle Fortification,*

ET CHEZ L'ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE,

A. J. BOUCHER,*252, Rue Notre-Dame.***PRIX: 10 CENTS LE NUMERO.**

CALENDRIER MENSUEL

Et Guide des Organistes et Directeurs de Choeurs, pour les Offices des
DIMANCHES ET FÊTES.

OCTOBRE—(Continué.)

DATES	FÊTES RELIGIEUSES.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
10. D. Maternité de la Ste. Vierge. Double. Messe des Doubles-Majeurs. 2des. Vêpres du jour, (598). Mémoires du XXI Dimanche après la Pentecôte, (273) et de St. François de Borgia, <i>Similabo</i>, v. <i>Amavit</i> (530).		
11 L.	St. Frs. de Borgia. (40 h. <i>Ste. Geneviève</i> .)	Première représentation du <i>Songe d'une nuit d'été</i> , de Mendelssohn, 1843.
12 M.	St. Procule. [ve.]	Premier grand concert provincial de Trois Rivières, (125 exécutants,) à l'occasion de l'inauguration de l'Hôtel-de-Ville, 1872.
13 M.	St. Edouard. (40 h. <i>St. Jacques l'Achigan</i> .)	(Le 12) Première représentation de l'oratorio de <i>Samson</i> , de Hændel, à Londres, 1743.
14 J.	St. Calixte.	M. de Tracy part pour faire la guerre aux Iroquois, 1667.
15 V.	St. Thérèse. (40 h. <i>St. Jean de Matha</i> .)	Première apparition de Mademoiselle Emma Albani Lajeunesse à St. Petersbourg, 1873.
16 S.	St. Gal.	Début de Charles Braham, 1848.
17. D. Pureté de la Ste. Vierge. (40 h. <i>Ste. Thérèse</i>.) Double. Messe des Doubles-Majeurs. 1res. Vêpres de St. Luc, (469). Mémoire de la Pureté de la Ste. Vierge, <i>Beata</i>, (601), v. <i>Cum</i>. (600).		
18 L.	St. Luc, Evangéliste.	Mort de Méhul, 1817 : de Winter, 1825.
19 M.	St. Pierre d'Alcantara. (40 h. <i>St. Jérôme</i> .)	(Le 24) Début de Mademoiselle Emma Albani Lajeunesse au Théâtre Italien de Paris, 1872.
20 M.	St. Jean de Canti.	Mort du violoniste Pixis, 1842.
21 J.	St. Hedwidge. (40 h. <i>St. Bruno</i> .)	Début de Mademoiselle Emma Albani Lajeunesse à New-York, dans la <i>Somnambule</i> , 1874.
22 V.	St. Sévère. [réal.]	Naissance de l'Abbé Liszt, 1811.
23 S.	St. Romain. (40 h. <i>St. Gabriel</i> , Mont-)	Mort de Nauman, 1801.
24. D. Patronage de la B. V. M. Double. Messe des Doubles-Majeurs. 2des. Vêpres du jour, (605). Mémoires de St. Raphaël, <i>Ego</i>, v. <i>Stetit</i>, (804),—du XXIII Dimanche après la Pentecôte, (274),—et de SS. Chrysanthe et Comp. <i>Istorum</i>, (516), v. <i>Lætamini</i>, (515).		
25 L.	St. Raphaël. (40 h. <i>Pointe Claire</i> .)	6,000 auditeurs assistent à l'exécution du <i>Désert</i> par 150 amateurs Canadiens, au Palais de Cristal de Montréal, 1866.
26 M.	St. Evariste.	Bataille de Châteauguay, 1813.
27 M.	St. Armand. (40 h. <i>St. Edouard</i> .)	Arrivée de Parodi à New-York, 1850.
28 J.	SS. Simon et Jude, Apôtres.	Naissance de Bertini, 1798.
29 V.	St. Maximilien. (40 h. <i>St. Vincent de Paul</i> .)	Séance musicale offerte à Mgr. Bourget, à l'occasion de ses Noces d'Or, en son Palais épiscopal, par le Chœur du Gesù, 1872.
30 S.	St. Zénodie.	(Le 28) Première exécution du <i>Don Juan</i> de Mozart à Prague, 1787.
31. D. XXIV après la Pentecôte. (40 h. <i>Mt. Ste. Marie</i>.) Semi-Double. Messe des Dimanches de l'année., 1res. Vêpres de la Toussaint. (473), sans Mémoire.		

Consacre aux Ames du Purgatoire.

NOVEMBRE.

Ce mois a 30 jours.

Novembre (du latin *November*) a été ainsi nommé parce qu'il était le neuvième mois de l'année romaine.**1. L. La Toussaint. 1re. Classe. Messe Royale. 2des. Vêpres du jour, (478). Vêpres des Morts, (551).****2. M. Les Trepasses. (40 h. *Villa Maria*.) Semi-Double. Messe de Requiem., sans orgue.**

3 M. St. Hubert.

Naissance de Bellini, 1820.

4 J. St Charles Borromée. (40 h. *St. Placide*.)(Le 7) Grand festival musical à Vienne : 1100 musiciens exécutent la *Création* d'Haydn, 1837.

5 V. St. Zacharie.

Les volontaires s'emparent de l'imprimerie de "La Minerve," 1838.

6 S. St. Léonard. (40 h. *Lachenaie*.)

Destruction de l'imprimerie du "Vindicator," 1837.

7. D. XXV. après la Pentecôte. Semi-Double. Messe des Dimanches de l'année. 1res. Vêpres de l'Octave de la Toussaint, (473). Mémoire du V. Dimanche après l'Epiphanie, (119),—et des 4 Couronnés. *Istorum*, (416), v. *Lætamini*, (515).8 L. St. Godfroi. (40 h. *Joliette*.)*L'Elisée*, de Mendelssohn, exécuté à New-York pour la première fois, 1847.

9 M. Dédicace de la Basilique de Latran.

Mort de Falconi, 1600.

UNE ROMANCE NOUVELLE.

Le Cousin Charles.

Paroles et musique de Gustave Nadaud.

Tu viens du pays, cousin Charle :
Quelles nouvelles ? Parle, parle.

J'ai vu ta mère elle m'a dit :
" Embrasse bien notre petit.
" Pour lui, j'ai brûlé plus d'un cierge...
" Les soldats n'ont pas assez peur...
" Dis-lui, qu'il mette sur son cœur
" Cette médaille de la Vierge."

Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le piro.
Le soldat n'a pas un souci...
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi !

Voici une délicieuse Romance de Salon. On ne la chante jamais sans éveiller la plus douce émotion. A la demande d'un grand nombre d'amateurs qui l'ont entendue interpréter de la manière la plus charmante, par M. Wiallard, au Concert des Dames de Charité, il y a quelques mois, nous nous sommes décidés à la publier.

Prix : 45 cents. - - - - - Par la poste ; 50 cents.

Nous tenons constamment en magasin un assortiment des célèbres

PIANOS HAZELTON.

Introduits dans les premières familles de Montréal depuis quinze ans, ils ont donné invariablement la plus parfaite satisfaction. Tous ceux que nous avons reçus ont subi l'examen des professeurs les plus compétents et des artistes les plus distingués de cette cité, qui déclarent à l'unanimité, que ces instruments ne sont surpassés par aucuns fabriqués en Amérique.

La détermination où nous sommes de ne vendre que pour ARGENT-COMPTANT nous autorise à fixer des prix de \$100 à \$125 au-dessous de ceux demandés par les maisons qui s'accomodent de longs crédits souvent incertains.

Nous invitons respectueusement toutes les personnes et les institutions désirant transiger AU COMP-TANT à venir visiter ces

INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE

et à prendre connaissance de l'extrême modicité de nos prix.

"S'INSTRUIRE EN S'AMUSANT."

LE MUSEE LE CHEVALLIER

Est ouvert à l'inspection du public, tous les jours, (les Dimanches et Fêtes exceptés)

DE 10 h. A.M. A 6 h. P.M., AU

No. 252 RUE NOTRE-DAME, (Premier Etage.)

ADMISSION - - - - - 15 CENTS.